

TRAQUES

Une vague de peur avait recouvert le pays. Des fouilles systématiques se mettaient en place à l'entrée de chaque bâtiment public. Les manifestations étaient annulées les unes après les autres. Par peur ou en mémoire. Plus le droit de faire la fête. De toute façon, l'envie s'était envolée. Une révolte, impuissante, grondait. Etre abattus comme cela, au nom d'un idéal. Sacrifier l'innocence d'un peuple par une belle soirée d'été, pour une croyance. L'horreur ! D'autres atrocités avaient suivi. La peur collait à la peau de chaque homme, de chaque femme.

Quelque en soit la raison, tuer n'est pas la solution. Des slogans jaillissaient des décombres et des cimetières. Rassemblons nous ! Soyons solidaires ! Faisons de notre union un bouclier contre la haine.

Mais l'horreur a continué.

Nous étions devenus des bêtes traquées, épiées, contrôlées.

J'avais soif de liberté, d'insouciance, de grands espaces. Je me suis envolée vers l'ouest. J'ai traversé l'océan. Là-bas, tout est plus grand, plus fort. Là-bas, il ne pouvait rien m'arriver ou, tout au moins, j'essayais d'y croire parce qu'il y a des années, c'est là-bas que l'horreur avait débutée. Dans ce pays colossal au socle fragile. En attendant, j'avais mis un océan entre ma ville, meurtrie, qui avait perdu définitivement une partie de sa douceur et de sa joie de vivre, et moi. Je ne voulais pas croiser son nouveau regard. Je n'assisterai pas à sa cicatrisation. Trop douloureux. Par ailleurs, il fallait que je m'occupe de la mienne. Il y avait fort à faire. A mon poignet, une gourmette en argent me rappelait son rire. Ses yeux. Ses mots. Son bonheur à mes côtés.

Tout était tellement grand ici, surdimensionné. Je pouvais disparaître. Petite fourmi avalée par le béton. Les artères tentaculaires de la ville assuraient mon anonymat. Et, soudain, j'avais eu besoin de grands espaces, me fondre au milieu des prairies et des champs de blé. Un bus m'avait donc conduit un peu plus à l'ouest. Là où je pensais trouver le calme. La paix. L'acceptation. Poursuivre mon travail de deuil.

La ville qui m'avait accueillie ressemblait à n'importe quelle autre ville de cet état. Je m'y sentais bien et décidais d'y demeurer quelques jours pour profiter de sa tranquillité et de la chambre d'hôtes que j'avais déniché.

Un soir, j'entendis un vacarme effroyable. Guidée par le bruit, je me retrouvai devant les murs d'une prison encerclée de manifestants. Plusieurs exécutions devaient avoir lieu le soir même. J'eus un frisson de peur et de dégoût.

Je ne pouvais plus bouger, hypnotisée par les photos des condamnés, affichées à l'entrée du bâtiment.

J'avais traversé l'Atlantique, voulu mettre des kilomètres entre l'horreur et moi. J'étais venue chercher l'apaisement, l'oubli de la peur, les souvenirs sans larmes.

J'étais venue puiser la force de continuer à vivre sans lui. J'étais partie à la recherche de la dignité. J'avais fui la bêtise et l'injustice. Ma quête m'avait conduite devant cet établissement pénitentiaire, au milieu des larmes et des cris.

J'étais révoltée, ulcérée, affligée. Les sanglots coinçaient ma gorge. Les larmes inondaient mes joues. L'horreur m'avait suivie. Les exécutions auraient lieu ce soir. Pourquoi ? Etre venue jusqu'ici pour de nouveau être le témoin du pire, au nom de la justice.

Mais quelle justice ? Quelle croyance ?

Me jetant sur un policier, je lui lançais en pleine figure la seule phrase qui avait pu franchir mes lèvres : « comme des bêtes ! ».